

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

GRIZZLY

JAMES OLIVER CURWOOD

GRIZZLY

Roman

Traduit de l'américain
par François Happe

Postface de l'auteur



VOIR DE PRÈS

Titre original : *The Grizzly King*
Premier titre français : *Le Grizzly*

© Éditions Gallmeister, 2021,
pour la traduction française
© 2021, Voir de Près
pour la présente édition

ISBN 978-2-37828-365-0

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr

Pour mon fils

Dressé tel un rocher brun-roux, immobile et silencieux, Thor contempla son domaine pendant de longues minutes. Comme tous les grizzlys, il avait de petits yeux très écartés et sa vue ne portait pas très loin. Repérer une chèvre des montagnes ou un mouflon à six ou sept cents mètres ne lui posait pas de problème, mais au-delà de cette distance le monde n'était plus pour lui qu'un immense flou mystérieux inondé de soleil ou noyé dans l'obscurité de la nuit et qu'il parcourait en se guidant principalement grâce à son ouïe et son odorat.

C'était justement son odorat qui le faisait rester silencieux et immobile à

cet instant. Du fond de la vallée, parvenait à ses narines une odeur qu'il n'avait jamais sentie auparavant, quelque chose venu d'ailleurs qui provoquait en lui un trouble étrange. Son esprit lent de bête sauvage s'efforçait de l'identifier, mais sans y parvenir. Cela ne pouvait pas être un caribou... non, il en avait tué suffisamment pour les reconnaître. Il ne s'agissait pas d'une chèvre, ni d'un mouflon. Et ça ne venait certainement pas de ces marmottes paresseuses et bien grasses qui se prélassaient au soleil sur les rochers – des marmottes, il en avait déjà mangé des centaines. C'était une odeur qui ne le rendait pas furieux et elle ne l'effrayait pas non plus, mais elle l'intriguait. Pourtant, il ne descendit pas pour essayer de découvrir d'où elle provenait. La prudence le retint.

Si Thor avait pu voir distinctement à deux ou même trois kilomètres de distance, ses yeux ne lui auraient rien appris de plus que ce que le vent lui apportait du fond de la vallée, deux cents mètres plus bas. Il se tenait au bord d'un petit replat où il était arrivé cet après-midi-là après avoir franchi un col situé deux cents mètres au-dessus de lui. Le replat avait en fait la forme d'une cuvette qui semblait creusée dans la pente verdoyante de la montagne et dont la superficie avoisinait le demi-hectare. Elle était couverte d'une herbe grasse et tendre, parsemée de violettes, de myosotis, d'asters sauvages et de jacinthes des prés, et juste au milieu s'étalait une flaque de boue liquide où Thor venait souvent tremper ses pattes irritées par les rochers. Devant lui, de l'est à l'ouest en passant

par le nord, s'étendait l'extraordinaire panorama des Rocheuses canadiennes qu'adoucissait la lumière dorée du soleil en cet après-midi de juin.

De partout dans la vallée, des passes entre les pics, des ravines creusées dans le schiste et le roc qui serpentaient depuis l'étage nival, lui parvenait un doux murmure persistant. C'était la musique de l'eau vive. Elle emplissait l'air en permanence, car sans interruption les rivières, les ruisseaux et tous les petits torrents dévalaient de la montagne en provenance des neiges qui côtoient éternellement les nuages.

En plus de cette musique, des parfums suaves flottaient dans l'atmosphère. C'était la fin du printemps et le début de l'été dans ces massifs du nord – juin et juillet se fondaient l'un dans l'autre. Partout la verdure surgissait

de la terre, les fleurs précoces tapis-
saient les pentes ensoleillées de taches
rouges, blanches et violettes, et tout ce
qui était doué de vie chantait : les mar-
mottes dodues sur leurs rochers, les
spermophiles suffisants sur leurs petits
monticules, les gros bourdons vrom-
bissant de fleur en fleur, les faucons
planant dans la vallée et les aigles
tournoyant au-dessus des pics. Même
Thor chantait, à sa façon, car pendant
qu'il pataugeait dans la boue liquide,
quelques minutes plus tôt, de curieux
borborygmes étaient montés des pro-
fondeurs de sa poitrine. Ce n'était pas
un grognement, ni un rugissement, ni
un gémissement hargneux, c'était le
bruit qu'il faisait quand il était content.
Sa manière à lui de chanter.

Et voilà que soudain, pour une raison
mystérieuse, quelque chose était venu

perturber cette journée qui s'annonçait si belle pour lui. Toujours immobile, il continua à flairer le vent. Cette odeur le troublait. Elle l'inquiétait, sans pour autant l'affoler. Elle était nouvelle et il réagissait à son étrangeté aussi vivement qu'un enfant qui, pour la première fois, sentirait la brûlure d'une goutte d'alcool sur sa langue. Enfin, un grondement sourd et menaçant sortit de sa gorge, semblable à un roulement de tonnerre. C'était lui le seigneur de ce domaine, et, laborieusement, son cerveau lui disait qu'il ne devrait pas y avoir d'odeur dont il serait incapable d'identifier l'origine et dont il ne serait pas maître.

Lentement, Thor se releva, laissant reposer sur son arrière-train tout son corps, qui mesurait près de trois mètres, et il resta assis, tel un chien savant,

maintenant en l'air ses énormes pattes de devant maculées de boue. Cela faisait dix ans qu'il vivait dans ces montagnes, et jamais il n'avait senti cette odeur. Il allait l'affronter. Au lieu de chercher à se cacher, il l'attendit, alors qu'elle se faisait plus forte à mesure qu'elle se rapprochait. Sa silhouette se découpant avec netteté, il se dressa de toute sa hauteur, solide et sans peur.

Il était d'une taille monstrueuse, et, sous le soleil, des reflets dorés chatoyaient dans son nouveau pelage brun de juin. Ses membres antérieurs étaient presque aussi gros que le torse d'un homme; les trois plus grandes de ses cinq griffes acérées comme des couteaux faisaient presque une quinzaine de centimètres de long; dans la boue, ses pattes postérieures avaient laissé des empreintes de quarante

centimètres. Bien gras sous son poil luisant, il dégageait une impression de puissance extraordinaire. Ses yeux, pas plus gros que des noix de pécan, étaient espacés d'une vingtaine de centimètres. Ses deux canines supérieures, aussi effilées que des stylets, avaient la taille d'un pouce humain et entre ses imposantes mâchoires il pouvait broyer le cou d'un caribou.

Thor avait toujours vécu loin des hommes, la laideur lui était inconnue. Comme la plupart des grizzlys, il ne tuait pas pour le plaisir. Dans un troupeau de caribous, il ne prélevait qu'un seul animal et il le dévorait jusqu'à la moelle du dernier os. C'était un roi paisible qui ne connaissait qu'une loi : « Qu'on me laisse tranquille ! », ordonnait-il de tout son être, et la voix qui clamait cette loi était perceptible dans

son attitude tandis qu'il était assis là, reniflant l'étrange odeur.

Par sa force, sa masse, sa solitude et sa suprématie, le grand ours était comparable aux sommets environnants : il était sans rival dans les vallées de la même manière qu'ils l'étaient dans les cieux. Comme les montagnes, il venait de la nuit des temps. Il était indissociable d'elles. C'était au milieu de ces pics que l'histoire de sa race avait débuté et c'était aussi là qu'elle s'éteignait. De bien des manières, ils se ressemblaient. Jusqu'à ce jour, pour autant qu'il pût s'en souvenir, rien ni personne n'était jamais venu contester sa puissance et ses prérogatives, à l'exception de ses semblables, des ours qu'il avait combattus loyalement, plus d'une fois jusqu'à la mort de son adversaire. Il était prêt à se battre à nouveau si